

Entre nous

Frédéric VERMEULIN

Copyright © 2022 Frédéric Vermeulin

Tous droits réservés.

ISBN : 9791035973957

À mes filles.

Puissent-elles trouver en toute chose une étincelle de Bonheur.

TABLE DES MATIÈRES

1 – Ma rencontre avec Léa (Olivier).....	1
2 – Mon job, quoi que vous en pensiez (Nicolas).....	6
3 – Le monde et moi (Léa).....	8
4 – Mon premier jour (Olivier).....	9
5 – Mon putain de prénom (Germaine).....	11
6 – Quand j’ai décidé d’être blonde (Babette).....	13
7 – La maison du coq (Olivier).....	14
8 – Les zèbres et les chevaux (Nicolas).....	19
9 – Le rendez-vous (Olivier).....	21
10 – Extrait du journal de Léa.....	25
11 – A la lueur des cierges (Olivier).....	26
12 – Journal de Léa.....	31
13 – Au fond du jardin (Olivier).....	32
14 – Rien de plus (Germaine).....	34
15 – Elle (Babette).....	35
16 – Extrait du journal de Léa.....	36
17 – Le début de la fin ou la fin du début (Olivier).....	38
18 – Extrait du journal de Léa.....	45
19 – Une mort paisible (Olivier).....	46
20 – Le club des vieux cons (Léa).....	48
21 – Je suis devenue jeune en vieillissant (Germaine).....	51
22 – Aux premières loges (Olivier).....	53
23 – Conseil de guerre (Nicolas, Olivier et Germaine).....	56

24 – Relâchement (Babette).....	60
25 – Déjeuner sur l’herbe (Olivier).....	61
26 – Le test (Léa).....	63
27 – Du vent (Nicolas).....	66
28 – L’agence (Germaine).....	67
29 – Elle (Nicolas).....	71
30 – Un livre (Olivier).....	74
31 - La main dans le sac (Olivier).....	75
32 – Comment faire ? (Léa).....	80
33 – Passion (Nicolas).....	84
34 – Entre deux feux (Olivier).....	86
35 – Plan de bataille (Olivier).....	89
36 – La famille (Germaine).....	96
37 – La famille (Olivier).....	99
38 – A corps et à cris (Léa).....	104
39 – Son prénom est Nicolas (Babette).....	108
40 – Le goût du chocolat (Olivier).....	109
41 – Dégoût (Nicolas).....	113
42 – Dimanche et lundi (Germaine).....	117
43 – Après (Léa).....	119
44 – Est-ce que j’ai bien fait de regarder ? (Nicolas).....	122
45 – La blanquette de Germaine (Olivier).....	124
46 – Un déclic (Nicolas).....	127
47 – En vadrouille (Olivier).....	129
48 – Libérée, délivrée ! (Babette).....	132
49 – Bavardage avec un représentant de la loi (Nicolas).....	138
50 – Avant qu’il soit trop tard (Germaine).....	141

51 – L’instant d’après (Léa).....	145
52 – En tête-à-tête (Babette).....	148
53 – Conseil de guerre (Olivier).....	154
54 – Comment j’ai aidé un gendarme (Nicolas).....	158
55 – Sous le même toit (Léa).....	161
56 – Des coussins rouges (Babette).....	167
57 – Père et fille (Germaine).....	169
58 – Sur les lieux (Olivier).....	172
59 – Déclaration (Babette).....	177
60 – Un fantôme (Léa).....	178
61 – Laure Prelle (Nicolas, d’après le récit d’Adel).....	182
62 – Entre quatre murs (Olivier).....	184
63 – Révélation (Germaine).....	186
64 – Stupeur et tremblements (Léa).....	189
65 – Travail d’équipe (Nicolas).....	198
66 – Seul au monde (Olivier).....	199
67 – Balade au clair de lune (Babette).....	200
68 – Conversation devant un thé (Léa).....	201
69 – Attendre ? (Nicolas).....	204
70 – La confrontation (Léa).....	208
71 – Comment je suis mort (Olivier).....	211
72 – Entre nous (Germaine, Nicolas, Olivier, Babette, Léa).....	213

1 – Ma rencontre avec Léa (Olivier)

Je ne crois pas qu'elle soit belle. Pas vraiment. Dans la rue, personne ne se retourne sur son passage. Le tout premier jour, d'ailleurs, je l'avais à peine remarquée. Je dînais dans un petit restaurant, elles étaient quatre à table. Deux étaient alors mes collègues dans la société de vente par correspondance où je gagnais tant bien que mal de quoi nourrir mon chat et mes poissons rouges. J'avais accepté de les rejoindre « pour décompresser », comme elles aimaient le répéter. Elle était assise juste en face de moi, mais, je ne crois pas que je lui aie adressé plus de trois phrases polies avant la fin du repas.

« Eh, Olivier, trop forcé sur l'apéro ?

Pour l'apéro, Mélanie savait de quoi elle parlait. Elle en tenait déjà une bonne.

- Si j'avais bu un verre à chaque fois que tu en as pris deux, je dirais au moins autant de conneries que toi. En pochtronnerie, je joue une division en dessous ! Ou l'inverse... enfin bon, tu m'as compris !

Je n'étais déjà pas très fier de ma vanne, alors avec une chute pareille, je m'enfonçais carrément. Elle m'a adressé un regard où la pitié se mêlait à l'amusement. Et puis l'amusement a pris nettement le dessus.

- Le bon côté, avec toi, c'est qu'on ne risque pas de te prendre pour un baratineur ! J'espère que quand tu ne parles pas tu sais un peu mieux communiquer avec une femme ! »

Aie. J'ai réalisé en un quart de seconde que Mel flirtait avec moi depuis plusieurs semaines, et que je n'avais rien vu du tout, mais alors rien de rien... Moi, je l'avais mise depuis un bon moment dans la case « copine », et en général je ne touchais pas aux copines. Les filles ne comprennent pas toujours ces subtilités, malheureusement, mais j'ai mes principes. Pas bon du tout, ça, un coup à avoir des ennuis avec quelqu'un qui m'avait toujours fait beaucoup rire. Merde... Merde, merde et re-merde !

J'ai tenté quelques sujets de conversation, et envoyé des piques amicales, comme d'habitude, même si le cœur n'y était pas vraiment. Mel n'était pas dupe, mais elle a joué le jeu, en essayant de faire bonne figure.

J'avais beau faire des efforts (louables, je trouve), je ne suivais qu'à moitié la conversation. J'étais de plus en plus intrigué par l'étrange et discrète inconnue, qui ne parlait à personne et regardait au loin, comme si, à travers le mur terne qui lui faisait face, ses yeux d'un bleu pastel plongeaient dans un lointain océan.

Quand je lui ai enfin parlé, j'ai eu l'impression de la déranger et j'ai failli laisser tomber. Elle aimait comme moi les girouettes en forme d'animaux, et c'est sans doute le seul embryon de conversation que nous ayons eu ce soir-là. Il ne faut pas être tout à fait normal, pour s'intéresser à ça.

En partant, nous avons sous un prétexte quelconque échangé nos numéros de téléphone. Elle m'avait écrit le sien sur un ticket de métro usagé. Comme toujours je l'ai perdu, ou plutôt je l'ai laissé se perdre, faute d'y prêter attention. A la lumière du jour, il avait nettement moins d'éclat.

J'en avais aussi profité pour récupérer un journal du matin même, qu'elle avait oublié sur la table. Oui, ce « fameux » journal, comme vous dites !

J'avais terminé mon contrat depuis deux semaines et me demandais encore toutes les dix minutes comment tuer l'ennui qui me prenait à la nuque dès que vibrait mon réveil matin. Je me levais pourtant tous les jours, sans conviction. Une de ces périodes charnières où l'on cherche un nouveau jeu pour continuer son chemin.

Avec le recul, je reconnais dans cette torpeur le calme avant la tempête, l'instant immobile, quand tout est prêt à basculer. Non, je n'exagère pas, je n'avais rien vécu jusque-là, alors...

Et justement, ma vie n'avait jamais été aussi vide, ce qui n'est pas peu dire. Je ne m'en plaignais pas, loin de là. Mes matins étaient doux bien que sans saveur. Mon lit me réchauffait, m'emmitouflait dans un cocon duveteux. Une pénombre granuleuse se tassait aux pieds des volets, mal assujettis, et qui laissaient passer malgré eux un peu de l'effervescence envahissante du monde extérieur. C'étaient des moments légers, volés à la course du temps. J'avais déjà connu de nombreuses fois des périodes comme celle-là, et je savais qu'il fallait savoir attendre. Attendre sans compter, pour de bon.

J'avais répondu à une annonce sans vraiment la comprendre sur le moment : Démarcheur obsèques à domicile en milieu rural.

Bon sens du contact. Bonne présentation.

Suivaient des informations sur un lieu dont je n'avais jamais entendu parler.

J'avais remarqué cette annonce, depuis quelques jours déjà, sur le journal qu'elle avait laissé au restaurant. Elle l'avait entourée au feutre rouge. Je ne l'imaginais pas en commerciale, ni moi, mais ça ne serait pas la première fois que je me retrouverais dans un job qui n'était pas fait pour moi. Ayant l'habitude de me laisser porter par les événements, il m'avait semblé naturel (et pas trop difficile) de répondre.

On m'avait convoqué pour un entretien et je me demandais si j'allais vraiment m'y rendre quand elle m'a laissé son premier message. Je n'avais pas réellement pensé à elle depuis le resto, hormis l'espace d'une minute en tombant sur l'annonce. L'image du ticket de métro m'est revenue à ce moment-là. Où était-il donc passé ?

Je l'ai laissée s'adresser à mon répondeur, je n'ai pas décroché. Elle a évoqué un CD dont nous avions parlé à la fin de cette fameuse soirée, et que je voulais lui emprunter.

Le message fini, un long bip m'a ramené au silence de mon appartement. J'ai posé ma tasse à café dans l'évier et me suis préparé pour mon rendez-vous.

Je suis arrivé en retard et j'ai demandé à voir le directeur. Il était au beau milieu d'un entrepôt soigneusement rangé. Des alignements serrés de stèles et de plaques de marbre brut me faisaient songer aux pages inégales d'un grand livre noir. Tout était numéroté, étiqueté, classé. Il y avait au fond des monceaux de fleurs artificielles aux couleurs criardes. Elles remplissaient les étagères blanches, surplombant un empilement d'urnes de démonstration aux formes sèches et torturées. La lumière du soleil tombait verticalement à travers les larges vitres qui trouaient le toit à plusieurs mètres du sol.

Le patron est venu vers moi d'un pas décidé, franchissant en quelques sautilllements crispés les rangées de bibelots disparates alignés dans le couloir. C'était un petit bonhomme jovial, contrastant avec l'image rigide du croque-mort façon bande dessinée. Son costume était démodé et sur son front un peu dégarni perlaient des gouttes de sueur.

Il m'a tendu la main avec un sourire de VRP. Cet homme avançait toujours sa main (j'allais le remarquer par la suite) d'un geste ample, trop accentué pour être honnête, et qu'il accompagnait d'un balancement de tout le corps qui pouvait passer pour un salut. Il portait une cravate grise à losanges et un pantalon mal coupé.

"Venez, venez ! Installons-nous dans mon bureau !"

Je l'ai suivi en évitant de me prendre les pieds dans son bric-à-brac.

Les murs étaient couverts d'échantillons : des épitaphes gravées dans des feuillets de marbre rose ou de granit luisant, propres et polis comme des miroirs de bordel. Il y avait une petite lucarne, par laquelle filtrait avec peine une lueur malade. Une lampe pendait du plafond et se balançait tout au bout d'un long fil noir, tendu à se rompre. Elle éclairait de sa lumière blanchâtre un fouillis de papiers de différentes tailles, jetés pêle-mêle sur toute la surface du bureau.

Un calendrier des pompiers s'ouvrait sans pudeur sur une portée de chatons bariolés, pomponnés et enrubannés comme un plein panier d'œufs de Pâques, un autre exhibait des femmes pulpeuses et peu vêtues, dans les poses les moins naturelles du monde. La juxtaposition des deux donnait la nausée.

Le petit homme s'est assis.

J'ai esquissé un geste vers une chemise cartonnée où se trouvait mon C.V, que j'avais réécrit pour l'occasion.

« - Asseyez-vous. »

J'étais déjà assis et je lui ai jeté un coup d'œil perplexe, tout en m'essayant à un sourire timide que je croyais adapté à la circonstance. L'autre ne me regardait en fait pas du tout. Les yeux levés au ciel, il s'est adressé à moi sur un ton plutôt indifférent :

« - Vous allez travailler sur le secteur Nord, tout le bas du plateau. Beaucoup de hameaux, de maisons isolées. Le plus grand village, c'est Mounins, vous voyez ce que je veux dire ! Enfin... Vous avez bien une voiture ? D'accord. Vous trouverez une carte à l'entrée. C'est très sinueux, j'espère que vous n'avez pas peur des virages. Il y aura bientôt une nouvelle route, beaucoup plus pratique. Demandez à Babette si vous avez besoin d'en savoir plus sur le secteur. Elle prendra aussi vos coordonnées complètes : sécu et tout ça. Le catalogue, le voilà. Je vous expliquerai mieux demain, ça vous va ? Pour la paye, la commission peut tripler le fixe, ou même plus, si vous vous débrouillez bien. Dans un secteur comme celui-là, vous allez gagner beaucoup, je vous le garantis ! La moyenne d'âge est alléchante, si j'ose dire ! Des questions ? »

Je m'attendais à un entretien d'embauche et je ne m'étais pas vraiment préparé à commencer si vite. J'ai répondu : « Oui...non, vous voulez que je vienne à quelle heure ? »

Mon interlocuteur regardait toujours en l'air. Il m'a lancé, en donnant l'impression de parler au mur : « 9h, soyez bien habillé, classique vous voyez, avec une cravate. Bienvenue parmi nous et à demain jeune homme ! »

J'ai rejoint le parking en clignant des yeux. Je commençais à être pris d'un affreux doute. Je n'étais pas très sûr d'être un vendeur dans l'âme. Au fait, il

était de combien, ce fixe ?

Il me restait un peu de temps avant le film du soir, je suis passé au supermarché fêter mon nouveau travail par quelques dépenses que j'ai savourées nonchalamment : une sélection de produits chers et sucrés à souhait. J'avais mobilisé pour cela toute ma petite monnaie.

Je me suis installé en rentrant devant une vidéo délicieusement ringarde, vestige décadent de la ruée hollywoodienne. Enroulé dans une couverture chaude, j'ai fourré dans ma bouche un échantillon de chaque paquet de sucreries, me léchant les doigts de temps en temps. J'associai encore à ce carnage diététique une petite bière de garde, rapportée un jour du sud de la Belgique.

Mon chat se tenait contre moi, roulé en boule. Le film s'est terminé, comme d'habitude, sans que j'y aie beaucoup prêté attention. Mon vrai plaisir n'était pas là.

Je me suis assoupi dans le salon, recroquevillé dans ma couverture.

La sonnerie du téléphone a failli me faire tomber du canapé. Mon vieux pote Matt. « Alors, ça va, toi ?

- ... euh, oui, ça va, mais je m'étais un peu endormi, là...

- J'irais bien voir la mer, ça te dirait ?

- Non mais pourquoi c'est toujours la nuit, tes envies ? Et la mer, tu m'as déjà fait le coup, on est allés à Marseille et on a mangé nos croissants avec du pastis. Plus jamais ça, et surtout pas maintenant. Je me lève demain matin, j'ai trouvé un boulot.

- Alors là... Non, mais quand même, une petite virée en ville, toute simple ? Tu ne me laisserais pas ?

- Tu vas encore montrer ton cul aux touristes japonais et finir au poste. Ils ne t'ont rien fait, ces touristes. Et ils laissent les gens dormir, eux, soit dit en passant. Non, ça n'est pas le bon jour, c'est tout.

- S'iiiiiiiiiiiil te plaît ! J'ai passé une mauvaise journée. J'ai encore essayé d'inviter Mélanie, celle qui a bossé avec toi, et elle a brisé en mille morceaux mon pauvre petit cœur tendre qui saigne et connaît mille tortures. Pitié, pitié, pitié, juste un petit coup à boire avec un pote, pour faire une bonne action ! »

Évidemment, j'ai cédé. A six heures et demie du matin, après m'être traîné vers mon lit, j'ai programmé mon réveil, qui s'est déclenché un peu plus tard pour me ramener au monde.

La chambre était plongée dans l'obscurité et il m'a fallu tâtonner pour trouver l'interrupteur. La lumière, crue et brûlante, est venue me tirer par les paupières. J'ai éteint et j'ai dormi une demi-heure de plus. Puis le réveil a sonné de nouveau et je me suis plongé de longues minutes sous une eau

ENTRE NOUS

fumante, les bras collés le long du corps.

J'ai mis une banane dans la poche de mon imperméable et filé sans terminer mon café.

2 – Mon job, quoi que vous en pensiez (Nicolas)

J'étais le responsable de ce que mon patron appelait notre « brigade d'intervention rapide ». En général, ça le faisait beaucoup rire, puisqu'un mort, a priori, a l'éternité devant lui.

J'étais toujours le premier sur les lieux, après les gendarmes ou l'ambulance, bien sûr, selon les cas. Parfois, ils m'emmenaient même avec eux, parce que nous nous connaissons depuis l'enfance, le brigadier et moi. Cette fois-là, je les avais entendus parler depuis le pas de la porte et j'avais enregistré chaque intonation. Il faut dire que j'ai une mémoire phénoménale depuis toujours. Je peux réciter les noms, prénom, âge etc. de tous « mes » morts.

Je suis entré dans la petite maison. Jusqu'à ce jour, elle avait abrité deux personnes « d'un âge », selon la belle expression pudique de ma grand-mère. Un couple de retraités, je ne savais rien d'autre d'eux. C'est toujours étrange de se dire qu'un endroit qui a abrité la vie, les émotions de quelqu'un, est vide, a repris sa dimension matérielle, toute bête. Des chaussures propres et bien alignées dans l'entrée, les photographies du couloir, la vaisselle à faire dans la cuisine, des fleurs dans un vase.

Dans le salon, tout avait été rangé soigneusement, la poussière faite, les rideaux tirés.

Les gendarmes étaient là eux aussi, j'ai l'habitude. Adel, le brigadier, que je connais depuis longtemps, et deux jeunes.

« Non, Théo, ne les bouge pas. Pour l'instant nous ne savons pas comment ils sont morts.

- Pas en parapente, déjà. Pas déchiquetés par une bombe. Pas non plus d'une balle dans la tête. Pas d'overdose. Rien qui pourrait faire un bon film ! Tu vois, je sais déjà plein de trucs ! Franchement, Adel, ils ont plus de 90 ans, il y a mille choses qui ont pu les tuer, et toutes sont 100% naturelles.»

Le large sourire du jeune homme ne laissait aucun doute sur sa satisfaction à titiller son collègue plus âgé. Mais celui-ci ne le regardait pas.

Il lui a demandé ce qu'on savait d'eux. À lui parce qu'il était du coin, ses

parents vivaient presque à côté et il y avait grandi. A la voisine, aussi. Rien à signaler : Tranquilles, sans histoires, toujours tirés à quatre épingles, rigides même, si on veut. Enfin, là, rigides, hein...

« Il y a un truc, ça ne me va pas.

- Ffff...

- Ils formaient un drôle de couple, ces deux-là.

Le brigadier, Adel, a porté la main à son front.

- Ils sont installés comme s'ils étaient déjà dans leur cercueil, tout est parfait... Bon sang, la vaisselle ! »

J'ai un peu reculé. La discrétion est une part importante de mon métier, quand même. Voilà, rien d'autre.

3 – Le monde et moi (Léa)

Ma vie d'avant tout ça... Comment dire ? Elle n'était pas si mal, enfin... elle me convenait, je crois, même si j'avais l'impression de m'être trompée d'époque.

J'aurais voulu vivre au 19ème siècle, quand on pouvait encore rêver.

Ces dernières décennies sont fades, les personnes âgées ont connu ce qu'elles pouvaient avoir de mieux. Leur vie est faite de regrets, de handicaps, de pèlerinages au cimetière, à rendre visite à des amis qui les attendent paisiblement. Si j'étais à leur place, je ne voudrais pas continuer jusque-là, surtout pas.

La vie d'avant m'aurait plu. Les gens âgés ont connu autre chose, un monde plus intéressant à mon avis. Une maison sans télé, sans petits bips dans tous les sens, voilà ce que je voudrais.

Enfant, je m'enfermais dans ma chambre des heures durant avec mes livres. Je m'en délectais jusqu'à n'en plus dormir. Et pourtant je suis, quand tout va bien (et c'était vrai avant le diagnostic), une dormeuse hors pair : En période de disette littéraire j'aligne sans un cil de travers mes dix heures par nuit !

Olivier lit des livres sur son téléphone... Comment peut-on lire sur ces trucs ? Je ne vous ai pas encore raconté Olivier, effectivement, ça va venir. Comment peut-on lire sans l'odeur du papier, son toucher plus ou moins rugueux, le bruit sensuel des pages qui glissent l'une contre l'autre ? Beurk. Je ne comprends pas comment ces machins fonctionnent et je comprends encore moins comment LUI fonctionne...

4 – Mon premier jour (Olivier)

Le hangar de la veille était agité de soubresauts fébriles. Une colonie de petits hommes gris s'y répandait d'un pas sautillant. La plupart tenaient à la main des liasses de formulaires vierges, reliés cinq par cinq au moyen d'un large trombone.

Ils s'agglutinaient petit à petit le long du bureau vitré, formant une grappe à la fois compacte et mouvante.

Sur le parking central, comme engourdi par l'air épais, sommeillait un grand troupeau d'automobiles. Elles étaient apprêtées consciencieusement, lustrées, polies jusqu'à l'usure, suant le propre et le cuir synthétique.

Je me suis avancé timidement, traînant les pieds mais les yeux grands ouverts.

Quelques minutes plus tard, brandissant d'un air important leur ordre de mission, mes étonnants collègues s'étaient rués vers le carré des véhicules.

Quand le flot des trombones s'est un peu dispersé, j'ai poussé avec précaution la porte transparente. Un ou deux ronronnements étouffés mouraient encore dans le sillage des rares retardataires.

Je n'avais pas eu le temps d'ouvrir la bouche que j'ai récolté un « mais qu'est-ce que vous foutez là ?! » qui m'a efficacement aidé à me souvenir que je devais me présenter devant la dénommée Elisabeth, gardienne incontournable du temple.

Le brouhaha s'éloignait, les derniers sons semblaient aspirés par les murs épais.

J'ai trouvé facilement Elisabeth, qu'apparemment tout le monde appelait Babette, en frappant à la porte du seul autre bureau greffé dans le flanc de ce monstrueux colosse: Une unique pièce, assez sombre malgré une fenêtre donnant sur le hangar, et dont les dossiers bien rangés contrastaient avec la pagaille de celui de son patron.

Elle devait avoir quarante ou quarante-cinq ans et portait une robe à pois,

courte et largement décolletée. Son sourire artificiel et ses cheveux permanents lui donnaient l'humanité dérangeante d'un automate de foire. Elle avait été très belle, sans aucun doute, et elle l'était encore, si on faisait abstraction de cette impression d'être face à une coquille vide. Notre entrevue n'a pas duré longtemps. Mon contrat en poche, j'ai quitté la pièce sans m'engager dans une conversation inutile. Elle avait parfaitement tenu son rôle d'hôtesse, m'entourant, protectrice, de sa rigueur maternelle (un poil incestueuse).

La première journée de travail a été moins désagréable que je ne l'aurais cru. J'avais emporté avec moi la carte du secteur qui m'avait été confié. Quand ma voiture a bien voulu démarrer, j'ai donc filé vers les heureux villageois auxquels j'allais faire adopter par cette belle journée de printemps le contrat confiance obsèques dont ils avaient toujours rêvé.

En fait de villages, je croisai de temps à autres un hameau famélique, planté dans la poussière tout en haut d'une colline.

Je pourrais me contenter de vous dire « ça n'est pas moi, je n'ai rien fait », mais nous avons tout notre temps, non ? Tout ce qui se rapporte à ce coin est important, de mon point de vue, et vous aviez promis de ne plus vous impatienter ! Il faut bien vous représenter le tableau.

Tout sent la pauvreté : Des coteaux escarpés, efflanqués, ravins par les pluies de ces dernières semaines; des arbustes noueux, hachés par les vents impatients. Un de ces lieux où l'eau s'écrase sans pénétrer le sol. Les jours d'orage elle bat de ses pics le flanc des hauteurs et glisse dans un torrent sale, pour emporter la terre vers le fond des vallées.

La vigne s'agrippe désespérément le long de corniches taillées au burin dans le manteau rocheux. Elle donne un vin fort et râpeux qui collait au palais.

C'est un pays de poussière et de vent, un pays moribond qui sèche au soleil comme un vieux crocodile. Je n'avais pourtant encore aucune idée de ce qui m'y attendait.

Je me suis arrêté au bord d'une petite route. J'ai respiré un grand coup, en fermant les yeux.

5 – Mon putain de prénom (Germaine)

Oui, c'est un prénom à la con et je pèse mes mots, ce qui ne m'arrive pas souvent. Je sais que vous le pensez (sinon, vous auriez des goûts de chiottes). J'ai bien essayé de me faire appeler « Germ » ou « Gem », mais c'était encore pire : « Gem, j'aime pas », et tout ce qu'on peut imaginer. J'ai eu droit à la gamme entière. Mais ça n'était pas méchant. Le plus souvent, nous savions rire de bon cœur.

Les jeunes ont l'air de penser que de notre temps tout le monde était sérieux, et qu'eux savent s'amuser. C'est exactement l'inverse : Cette génération est triste à mourir ! Elle ne sait plus chanter sous la douche (sauf s'il y a une caméra), elle ne sait plus danser et rire sans arrière-pensées. Et je ne vous parle pas seulement des ados, là, mais aussi de leurs grands frères et grandes sœurs, ceux qui ronronnent chez Papa et Maman jusqu'à 30 ans, et plus si affinités.

Ma petite fille, elle, c'est différent. Différent parce que c'est ma petite fille, d'abord (oui, quand même), et parce qu'elle aurait aussi bien pu vivre à n'importe quelle époque, surtout à une autre, d'ailleurs. Elle n'est pas tout à fait là, alors le monde pourrait être autrement qu'elle serait plus ou moins la même. Je ne sais pas si vous me comprenez. Je me rends compte qu'on me comprend de moins en moins. Sauf elle, ou elle en donne l'impression, c'est déjà bien. C'est un peu comme une amie de mon âge... qui n'aurait pas mon âge, bien sûr !

Ne croyez pas que je n'aie aucun ami, au contraire. Enfin, peut-être pas vraiment des amis, mais je vois du monde, même si je suis un peu à l'écart du village. Je viens avec une bouteille, et on me fait toujours bon accueil. C'est quand même toujours mieux de boire avec quelqu'un. On ne dirait pas, comme ça, mais il y a six maisons dans un rayon d'un kilomètre, et d'autres pas très loin. Le relief en cache certaines, vous savez.

Cinq sont habitées par des gens au moins aussi vieux que moi, originaires de la région, contrairement à moi.

À bientôt 84 ans, je peux encore marcher jusqu'à n'importe laquelle deux ou trois fois par jour, si je veux, même avec une bonne dose de calva dans le sang ! La marche, c'est très bon pour la santé, et ça aide à penser. Je me promène pour m'entretenir, et je passe voir du monde. Enfin, je le faisais jusqu'ici, parce que ça se complique un peu, avec ces histoires. Mourir, à notre âge, ça se fait couramment, mais ça n'est pas une raison pour en abuser.

C'est moi qui ai trouvé les deux premiers, le couple du cul-de-sac. Avec ma manie d'être trop curieuse, aussi...

6 – Quand j’ai décidé d’être blonde (Babette)

Moi, ça me fait peur. On ne joue pas avec la mort, c'est tout. Il ne faut pas que j'y pense, je crois. Si je continue à me torturer l'esprit avec tout ça, ça ne donnera rien de bon.

Quand j'avais 8 ans, j'ai vu comment ça se passe. Ou j'ai cru le voir... Je le sais que la mort n'existe pas, ça n'est que la vie qui s'arrête, je ne suis pas si bête. Quand j'ai commencé à travailler ici, avec toute cette mort comme matière première, j'y ai tout de suite pensé.

J'ai mes idées sur beaucoup de choses, c'est juste que personne ne me les demande. De toute manière, si je me mettais à ouvrir ma grande bouche, je ferais encore gaffe sur gaffe. Il y a un bon moment que j'ai compris : Une potiche, ça ne parle pas, ou juste ce qu'il faut. Et en tant que potiche, on me laisse plutôt tranquille, finalement. Tout le monde s'y retrouve.

À l'école, quand j'avais des bonnes notes, le fils du voisin m'attendait à la sortie et me harcelait tout le long du chemin du retour. C'est à ce moment-là que j'ai commencé à glisser quelques fautes dans mes copies, l'air de rien. Le reste de ma vie a juste suivi le même chemin, en fait. Je fais ce qu'il faut pour correspondre à ce que les gens attendent de moi. Je suis assez forte à ce jeu.

Avec les hommes, c'est encore plus facile. Ils sont très très primitifs, vous savez. Je m'en suis lassée. Même les plus intelligents se traînent à vos pieds si votre jupe remonte suffisamment haut. Ensuite, il ne faut pas en attendre grand-chose ; mais moi je n'attends rien, alors tout va bien. Je n'attends pas beaucoup de la vie en général. Je ne suis pas malheureuse, non. Pas heureuse non plus, mais pas malheureuse et c'est déjà beaucoup.

Et pourtant, je vieillis. Comment peut-on s'user autant en vivant si peu ?

7 – La maison du coq (Olivier)

Je suis rentré vers cinq heures, après avoir rendu à Babette ma feuille de route. Son boulot devait être encore plus ennuyeux que le mien. J'ai trouvé qu'elle avait un regard triste.

J'avais passé ma journée à sillonner routes et chemins sans vraiment m'arrêter, sauf pour manger et prendre un café dans un petit bar qui n'avait d'un bar que le comptoir massif, large et bas comme un autel rustique. L'endroit m'avait plu et je comptais bien y retourner dès que possible pour retrouver les lentilles légèrement poivrées de son petit salé.

Je n'avais encore rien vendu, mais c'était ma première journée : Une sorte de repérage. J'avais parcouru toutes les routes principales et noté sur ma carte l'emplacement des fermes qui m'avaient parues un peu plus cossues que la moyenne. C'était un bon début. Pour fêter ça, j'ai ouvert une bière brune, amère et crémeuse. Mes préférées.

En me mettant au lit, j'ai cru apercevoir un petit clignotement. Je me suis jeté vers le répondeur, par réflexe, surpris moi-même par mon inhabituelle promptitude. Le compteur affichait zéro : néant. Je me suis assis en tailleur et j'ai rallumé la télé.

Lendemain matin, 8h30. Le café était trop chaud, évidemment, et la radio annonçait un temps de chien.

La route de l'entrepôt s'engouffrait hardiment sous un ciel éreinté par ses tiraillements.

Les nuages, entassés, se repoussaient les uns les autres, s'entrechoquant jusqu'au creux des collines.

L'autoradio captait par intermittence la radio locale. Le vent commençait à soulever les feuillages et à freiner la voiture.

J'ai mis un cd de musique cubaine, puis agrippé in extremis la baguette de